

## Le tour de l'Air

### Samedi 11 Février 2006

Rendez-vous à Marignane à 6 h 20 pour un vol direct sur Agadez. Un peu de pagaille, parce qu'il n'y a qu'une seule employée au comptoir. Un groupe de médecins cannois, qui partent en mission humanitaire avec de nombreux colis, freine l'enregistrement. Pas plus d'une heure de retard et un vol direct de 3 h 40. A peu près aucune visibilité, excepté quelques coins de Sahara vus de plus de 10 000 m d'altitude. Toujours l'impression de nombreux oueds asséchés. Rien de remarquable aux alentours de d'Agadez.

Des formalités simples et rapides, un coup de tampon à coté du visa, la vérification du carnet de vaccination et une douane moins que tatillonne. Récupération des sacs au milieu d'un gros tas et passage dans le hall. Les guides avec leurs pancartes réunissent leurs groupes en bons pasteurs. Nous découvrons nos compagnons : une famille de cinq personnes, avec deux ados, les parents et une grand mère alerte, deux femmes seules et nous. Les 4 x 4 nous conduisent au restaurant en traversant ce qui a l'air d'une banlieue pauvre, mais qui en fait constitue une partie du centre.

Les rues sont à angle droit et chaque bloc est entouré d'un mur en pisé à mi-hauteur. Il délimite une cour presque carrée où se trouvent la maison, la bergerie, les arbres, etc. Le restaurant est sur ce plan tout simple ; la maison au fond du jardin est une grande pièce avec une table toute en longueur pour nous et une autre, plus petite, occupée par un groupe, venu par le même avion, qui nous a devancés. Notre guide Aghali se présente ; c'est un jeune touareg aux traits fins qui parle un excellent français. Il a fait des études supérieures, mais n'a pas d'autre travail que celui-ci à la saison touristique. En guise de repas, nous aurons tout juste droit à une salade de choux verts et de carottes avec quelques tomates. Dans l'attente d'un second plat ou d'un fruit, qui ne viendront jamais, le patron pratique le change à sa façon ; 12 000 cfa contre 20 euros ; c'est 10 % de bénéfice pour lui.

Départ en 4 x 4 vers 16 h 30. Nous sortons de la ville par des ruelles non goudronnées jonchées d'immondices et contournons des groupes de huttes faites de simples nattes attachées à des armatures de branchages. Plus d'enceintes en pisé ni de maisons en briques, justes de pauvres cases avec parfois une barrière de palmes pour contenir les chèvres.

Arrêt au village de Tabalot, où le marché du samedi vient de se terminer. Quelques étals restent à remballer. Un touareg, tout de bleu vêtu recharge ses ânes. La plupart des hommes aident au chargement du camion sur lequel des passagers sont déjà installés. Ils hissent les ballots à bout de bras ainsi que les derniers marchands. Tout le monde retourne à Agadez, à 50 km environ.

Notre campement est tout près, dans l'oued près du village d'Assa. Le cuisinier et son aide sont les premiers à l'œuvre. Je ramasse un peu de bois pour engager la conversation avec Hammed. Notre chef travaille usuellement dans un restaurant à Timia, fondé par un italien qui a épousé une native. Il s'est enrichi au point de posséder une chaîne de restaurants et plusieurs hôtels, jusque dans la capitale. Pendant que nous dressons le camp, les oiseaux défilent. J'ai remarqué le « tisserand » au ventre jaune presque orangé, avec un col bleu foncé et des ailes noires. Quand elles sont déployées, on voit que les plumes bleues s'étendent sur une partie du dos. Il est aussi reconnaissable à une queue très longue et fine comme une brindille, qui se termine par une fourche.

### Dimanche 12

Le jour se lève à 7 h, ce qui nous fait 12 heures de lumière. Pendant le petit déjeuner, un jeune et son petit frère viennent sans un mot installer quelques bijoux pour touristes sur un tissu bleu marine. C'est la « boutique » que nous retrouverons dans presque tous nos campements, même les plus isolés. Pour l'instant personne ne dit rien, mais tout le monde ira voir par politesse ou curiosité, et les vendeurs, ne seront pas venus pour rien.

Passage par un assez gros village, Aoudares, où il y a un dispensaire et une école primaire. Les enfants sont scolarisés en français dans ce pays où sept ou huit ethnies parlent autant langues. La

langue nationale est donc une langue étrangère, la langue coloniale, et notre système d'école primaire, collège, lycée et université perdure. Ici, les enfants nous sautent dessus pour quelques exercices : ça va, comment tu t'appelles, vous êtes français, donne moi un stylo, auxquels je m'applique à répondre lentement en articulant de mon mieux.

A midi, nous nous arrêtons à proximité d'un puits. Il fait près de 40 °. Une jeune fille tire une poche en chambre à air, à l'aide d'une corde en palme tressée qui frotte sur le rebord du mur circulaire. Comme l'eau est à 15 m, elle recule de 15 m et les frictions successives ont creusé de profondes rainures dans le ciment tout autour du puits.

Nous déjeunons à l'ombre indispensable des épineux, le plus souvent des acacias qui ont parfois des boules jaunes comme des mimosas. Tout le village arrive petit à petit pour nous contempler, puis dresser le stand de l'artisanat standard ; les croix touaregs et des boucles d'oreilles en métal argenté, des colliers de petites perles avec des pendentifs en métal ou en pierre, des boîtes ou des tortues en pierre polie, des cuillères ou des animaux en bois, de petits sacs en cuir avec des franges plus ou moins longues et colorées et, sans doute un apport récent, des crèches en pierre polie. Chacun prétend réaliser lui-même tout cet arsenal et hormis les sacs ou les bourses en cuir de chameau qui sont les spécialités des femmes, c'est peu crédible. Il y a donc tout un commerce d'objets pour touristes dont le fin fond des campagnes est largement approvisionné et qui doit rapporter. Ici, personne ne parle français et le marchandage se fait soit par l'intermédiaire du guide, soit en montrant les billets. Aujourd'hui, je négocie 3 cuillères en bois pour 1000 cfa.

Encore un arrêt dans un village où le complexe artisanal a été construit avec l'aide d'une ONG allemande qui aurait pu faire preuve de plus d'originalité. Juste en face, un mur d'enceinte tout neuf attire ma curiosité. Quelques pierres posées au pied me permettent de jeter un coup d'œil. C'est un terrain de foot dont les limites sont marquées par un semi de petits cailloux. Il n'y a pas de but, juste deux grosses pierres en place des poteaux et le semi qui s'interrompt. Je me dis qu'ils auraient mieux fait d'acheter des buts, plutôt que de construire un si beau mur.

En fin d'après midi nous passons par la cascade de Timia – en fait un simple filet d'eau qui suffit à remplir une grande vasque au pied d'une falaise. Elle mesure une quinzaine de mètres de rayon et paraît-il autant en profondeur. Les bords forment plage ce qui facilite l'immersion. L'eau est fraîche (18°-19°) mais réconfortante, d'autant plus que ce sera le seul bain du voyage.

Quelques kilomètres plus loin, Timia est un gros bourg construit au cœur d'une palmeraie qui s'étire le long de plusieurs oueds. La confluence est dominée par le fort Massu au sommet d'une colline. Consternation passée, il s'agit bien de notre général, le théoricien de la torture, praticien de la gègène, le vainqueur de la bataille d'Alger par la terreur, qui a pacifié l'Algérie à grand renfort de populations déplacées et de villages détruits pour isoler les résistants. C'est lui qui a fait construire ce fortin d'opérette en 1951 pour occuper les militaires sous ses ordres. Il a financé la restauration et fait transformer l'intérieur en salon de thé ; mais il a conservé les latrines extérieures construites au dessus du vide.

Pour le tour du village, nous sommes accompagnés d'une trentaine d'enfants dont les plus grands sont au collège. Ils ont préparé leurs adresses sur de petits papiers pour qu'on leur envoie des photos de la neige ou de la mer qu'ils n'ont jamais vues, même à la télé, vu qu'il n'y a ni électricité ni antenne parabolique. Juste six puits munis d'une grande roue jaune offerte par une ONG, qui permet d'actionner une pompe à main ; voilà pour la modernité.

Le campement est à la sortie du village, dans un enclos de palmes sous un très grand acacia. Avant de dresser la tente, nous avons droit à une visite guidée d'un jardin cultivé sous la palmeraie. Des carrés d'oignons ou de tabac et des mini-parcelles de blé entre les oranges et les pamplemousses que l'on nous fait goûter. Les grenades sont déjà formées et le henné est indétectable dans ce fouillis de verdure. Bien sûr, il faudra passer par la « boutique » de l'aimable jardinier. J'ai préféré donner un tee-shirt à son fils qui en avait grand besoin.

Pendant ce temps l'un de nos chauffeurs s'est imposé comme chef mécanicien. Un véhicule d'un autre groupe a cassé un gros amortisseur à lames superposées ; pas toutes les lames, deux seulement. Il est en train d'entourer les lames de bandes en caoutchouc découpées dans des chambres à air. Le remontage se finira dans la nuit, éclairé par une torche branchée sur la batterie. Il paraît que la réparation a tenu.

Ce soir riz légumes avec quelques morceaux de chèvre ; c'est moins bon qu'hier. Comme Aghali a acheté des verres à thé dans le village, nous mettons quelques espoirs dans cette boisson

rituelle chez les touaregs. Notre déception est grande quand il nous annonce « pas ce soir car il y en a qui le supporterait mal » et ce malgré nos protestations. Quel jésuite pour un musulman !

### Lundi 13

Encore une grande journée de 4 x 4 pour rejoindre le point de départ de la randonnée. Pas grand-chose de notable en dehors de la visite d'Assodé, ancienne capitale des touaregs de qui a été rasée par Kaossen, héros de la résistance à l'occupation militaire française dans les années 1917-1920. Il devait expliquer à ses compagnons « Cessez de lancer des cris de guerre et des incantations d'honneur devant les balles de l'adversaire, arrêtez les défis entre vous qui font que chacun veut précéder l'autre dans la mort »<sup>1</sup>. Avec de telles pratiques, les français n'ont pas eu trop de mal à vaincre. Ce qui ne les a pas empêché d'exécuter, le 7 Avril 1917 à Tanout plus de 200 prisonniers dans un enclos de branches d'épineux. On parlerait de nos jours de crime de guerre, ou de dommages collatéraux, suivant de quel côté du fusil on se tient.

Aujourd'hui, la ville est en ruine, toutes les maisons sont à terre et les puits complètement bouchés. Pas la moindre végétation, même en contrebas de la ville qui était sur un talus. Pour les explications à cette destruction systématique, Aghali nous donne le choix entre une punition divine à cause d'un mariage exta-religieux et un *rezou* d'une autre tribu touareg. L'histoire a retenu la seconde hypothèse, avec un but plus noble que le pillage.

Suit un déjeuner dans un très large oued à côté d'un grand puits où les nomades viennent faire boire leurs troupeaux (chèvres, ânes, chameaux) tous les trois jours. Ici, il y a une poulie et un âne qui tire la corde pour remonter à chaque fois une dizaine de litres d'eau claire à l'aide d'une poche en plastique. Les troupeaux se succèdent et le spectacle est grandiose.

Encore deux heures de pistes et c'est la fin du périple en voiture. Nous nous arrêtons n'importe où pour dresser un campement mal foutu, en pleine savane, parce que les chameaux sont en retard. Nous avons croisé les chameliers vers 15 h et nous ne devons pas aller trop loin, si l'on espère les voir arriver ce soir.

### Mardi 14

Lever 7 h pour notre premier jour de marche. Parmi nous, il y a les randonneurs qui font tout à pied et les méharistes qui ont un chameau à leur disposition. Ces derniers ont donc le choix de marcher ou de monter sur une selle en bois dur et de se tenir en équilibre à l'aide d'un pied en appui sur le cou de l'animal. Si le terrain est plat, pas de problème mais, en cas de sentier caillouteux, il est conseillé de marcher. En plus du guide, il y a trois chameliers et deux cuisiniers. Le chef s'appelle Bachir et ne parle pas français ; mais il apprend très vite quelques expressions toutes faites qu'il mélange à sa façon, encouragée par Anouchka. Il restera célèbre pour son « Bonjour zoulou » qu'il nous délivre assez souvent. L'aide cuisinier a emporté sa *takuba*, une grande épée dans un fourreau en cuir qu'il porte fièrement ; même dans le désert, il faut pouvoir se défendre. Les chameaux qui n'ont pas de selle portent nos bagages, les vivres, l'eau et tout le matériel de cuisine. Le plus cocasse est celui qui a, juché au sommet de son paquetage, une couche d'œufs entre deux couches de cartons moulés. Dans les 4x4, ces œufs qui tressautaient au moindre cahot nous faisaient craindre le pire pour les bagages au dessous, mais là, juchés à cette place incongrue, ils ont l'air de cuire au soleil.

Aujourd'hui c'est la journée des crêtes de marbre. Ce sont de belles collines toutes en longueur. La base est en sable au grain assez gros et le sommet composé de blocs de pierre mal rangés, mi calcaire mi marbre, veinés de bleu. Par endroit, la roche est de si bonne qualité qu'on dirait du vrai marbre qu'il ne reste plus qu'à polir. Mais les blocs ne sont pas assez gros pour justifier une carrière. La première colline, nous l'avons atteinte au bout d'une heure de marche. Elle ne faisait que trente mètres de haut et j'y suis monté par inadvertance, en cherchant des cailloux à ramasser. Au pied de la seconde, nous nous sommes arrêtés pour déjeuner, assez tôt vers 11 h 30. Pour voir si les chameaux arrivaient bientôt, à trois nous avons gagné le sommet, sans grandes difficultés. La caravane était déjà là, masquée par les arbres, et se dirigeait vers notre campement.

<sup>1</sup> Sylvie Ramir, Les pistes de l'oubli ; touaregs au Niger, Editions du félin, Paris, 1991

Après une longue pause déjeuner, nous sommes repartis avant 15 h. Il faisait encore très chaud, environ 35 ° et nous avons longé une troisième colline du même acabit. Vers 16 h, à l'ombre d'un tamaris, tout le monde reprend son souffle et se désaltère. La température a baissé, mais nous sommes encore loin du bivouac. Une plaine à traverser, puis une zone de dunes sans la moindre végétation. Sauf dans un creux invisible de loin, où poussent quelques buissons. C'est là que nous dressons le camp ; il est 17 h 30 et pour une première journée, ça suffit. On décharge les chameaux que l'on entrave pour la nuit, ce qui ne les empêche pas de gambader, parfois fort loin. Aussi les chameliers les surveillent, courant après eux et les regroupant au cours de rondes menées à la lampe électrique.

Comme c'est la Saint Valentin, Wanda, qui en parle depuis le départ, a apporté un cœur en plastique qui fait lampe et qui change de couleurs sans cesse ; vert rouge bleu jaune, un véritable tachymètre. Les touaregs sont fascinés tout autant que moi, mais pas pour les mêmes raisons ; je me demande comment ça marche, mais eux s'interrogent sur la symbolique de certaines teintes ; que représente un cœur vert ?

### **Mercredi 15**

Nous avons tous dit à Aghali que nous préférons marcher plus le matin que l'après-midi, afin de profiter de la relative fraîcheur matinale. Mais c'est assez difficile à régler à cause du lieu du pique-nique. Il faut de l'ombre pour tous, c'est-à-dire deux arbres assez proches pour nous, les chameliers et les cuisiniers. Sa connaissance du parcours lui a fait repérer les emplacements possibles (c'est son troisième tour de l'année), et l'heure du départ matinale dépend de la distance au site. De même pour les après-midi, il faut repartir pour arriver à temps au bivouac. Aussi sommes-nous tirés du duvet ce matin au son du tambour, ou plutôt du jerrycan.

Les marcheurs partent à 8 h 15 pour sortir des dunes après avoir traversé un petit col au bout des collines de marbre. La matinée pour traverser une vaste plaine marquée par une large piste, un campement de nomades avec quelques chameaux en liberté et une femme qui gaule d'invisibles fruits avec une grande perche pour nourrir les chèvres qui l'accompagnent. Ce sont des sortes d'olives avec de très gros noyaux. Nous nous arrêtons à 10 h 30, à l'autre extrémité de la plaine, au pied des collines rocheuses, pour la pause déjeuner. Les chameaux n'ont même pas eu le temps de nous rattraper.

Le Sudoku a pris une place essentielle dans nos loisirs. Christine a apporté un carnet d'une quarantaine de grilles que presque tout le monde s'applique à remplir. Y compris nos touaregs qui ont finalement trouvé le jeu très gratuit ; ils n'ont même pas essayé. Ils ont indéniablement raison, mais ce défi aux capacités de déduction de chacun a chez nous un grand succès.

Pendant le déjeuner, la « boutique » est arrivée. Deux jeunes femmes ont vidé leur sac et déposé les colliers, les sculptures et les pierres gravées traditionnelles sur un tissu sombre. En plus elles ont quelques pointes de flèches et des haches en pierre taillée. Sont-elles vraies ? Sans doute, encore que rien n'empêche les nomades de perpétuer un art millénaire. Nos deux commerçantes sont insensibles au marchandage et je devrai en passer par leur prix, 1000 cfa pour trois pointes de flèches en pierre et 2000 cfa pour une hachette sans manche ; un prix très raisonnable qu'a approuvé notre cuisinier venu traduire nos tractations. Quand j'ai évoqué d'éventuelles difficultés à l'aéroport, il a éclaté de rire en faisant non de la tête. Comme chaque fois, il a donné à manger aux marchandes, ce qui est peut être aussi un motif de leur déplacement. L'une d'elle a sorti un gros bébé qui était caché sous ses vêtements. Elles ont refusé d'être photographiées sans un « cadeau » (j'aurais dû emporter plein de savonnettes d'hôtel) et ont disparu aussi discrètement qu'elles étaient arrivées.

Nous sommes repartis à 14 h 30, par une grosse chaleur comme hier. Au bout d'une heure de traversée d'une plaine caillouteuse sans la moindre ombre, nous avons rejoint une gorge qui serpente entre les collines du même caillou noirâtre. Petite pause à côté de rochers gravés ; deux trois autruches et des capridés à longues cornes, de facture très grossière. La marche est devenue mécanique, un pas devant l'autre pour sortir de cette gorge interminable. Rattrapés par les chameaux délestés de leurs passagers, nous les suivons sur ce terrain pour eux difficile, pour déboucher enfin sur une plaine bordée de dunes. Il est 17 h 30 et je suis passablement déshydraté, faute à une gourde qui contenait une eau au goût moisi. Un grand thé chaud y remédiera, mais je ferai dorénavant plus attention. J'ai noté qu'il me fallait 3 litres par jour, un le matin, un autre l'après midi et un troisième entre le thé

d'arrivée, le repas du soir et le petit déjeuner. Notre guide ne boit pratiquement pas ; il ne porte pas d'eau et se désaltère uniquement aux étapes.

Pendant le repas, le chef chamelier se transforme en boulanger. Il répartit sa pâte dans les huit creux aménagés dans une tôle circulaire d'un mètre de diamètre. Il y a aussi un couvercle bombé que je n'avais même pas remarqué dans notre paquetage. Le tout est enfoui dans les braises et, au bout de 25 mn, de belles boules de pain doré promettent de remplacer avantageusement nos vieilles baguettes successivement molles puis rassises.

## Jeudi 16

Journée tranquille aujourd'hui. Nous ne marchons que ce matin, jusqu'aux dunes d'Arakao. Et nous y campons. L'après midi, les volontaires peuvent y monter. Vu du ciel, grâce à Google Earth, Arakao est un trois quart de cercle parfait de montagnes qui entourent un cordon de dunes. Le dernier quart est ouvert sur l'infini des sables du Ténére, en direction de Bilma à trois semaines de marche. Grâce à cette forme régulière, on l'appelle les « pinces du crabe ».

Départ à 7 h 20 pour traverser la plaine le long de la dune au pied de laquelle nous avons campé. En dehors des enfants, personne n'est allé voir derrière. Dans les pentes caillouteuses qui bordent un large couloir, nous apercevons trois petites gazelles blanches qui fuient et se cachent derrière des rochers lointains. Grâce aux jumelles, j'en ai vu deux gagner la crête. Après un dédale des passages pierreux, nous débouchons au coeur des pinces.

Une dernière demi-heure permet de gagner un abri sous deux grands acacias bourrés de petits oiseaux noirs et blancs, les *moula-moula*. Le premier geste à faire est de débarrasser la place des branchages hérissés de piquants qui sont tombés au sol ainsi que des crottes de chameaux qui sont venus, eux aussi, manger à l'ombre. Après, je m'installe le dos au tronc pour rédiger ces notes.

A 15 h 30, Pascal, Aghali et moi partons vers la plus haute dune d'où nous devrions avoir une vue complète sur le crabe. Elle est haute de 230 m, ce qui nous prend une heure pour aller du campement en sommet. La première partie, jusqu'à des rochers de granit qui émergent à mi-hauteur, n'est ni très raide ni très difficile. La seconde partie est sur une arête que nous montons principalement à quatre pattes. J'arrive enfin, bien essoufflé, quelques minutes après les autres, ayant vécu la réponse à la devinette touareg « Qu'est-ce qui est dur quand c'est pas dur ? » Derrière, un grand espace de dunes presque aussi hautes empêche d'avoir l'impression d'être au centre d'un fer à cheval, mais la vue est magnifique. L'arc montagneux est visible partout ; son diamètre doit bien faire 20 km.

## Vendredi 17

Il faut partir à 7 h, car nous ne trouverons pas d'arbre ni d'ombre pour nous arrêter avant quatre heures. Nous revenons sur nos pas pendant une bonne heure pour sortir d'Arakao au travers des rochers. Au camel-stop, ceux qui vont en chameaux attendent les bêtes ; nous ne sommes plus que trois à marcher. Avec le guide, nous escaladons une jolie dune qui nous donne une superbe vue sur ce qui nous attend ; une longue plaine très plate fermée par quelques collines et aucun arbre en vue. Heureusement, le soleil est un peu voilé et il souffle un petit vent bienfaisant. Après un court arrêt au pied de rochers qui nous font à peine de l'ombre, nous arrivons finalement à 11 h pile sous les épineux sauveteurs.

Départ à 15 h par deux cols successifs au sable peu porteur, puis descente par un vallon qui, à la saison des pluies d'été, conduit à une cascade. La chute de rochers fait quatre mètres et permet de simuler quelques plongeurs dans une mer de sable. Nous retrouvons le chamelier parti remplir quelques bidons au puits déjà rencontré ; son eau peu claire est à peine buvable, mais quoi d'autre ? On a beau la couper avec du thé, de l'antésite ou des pastilles de menthe, il faut toujours se forcer un peu pour boire ce breuvage. Nous débouchons sur une morne plaine dont le sol craquelé révèle d'anciennes eaux stagnantes. Les acacias et le bois mort abondent. Je me demande quand on va s'arrêter.

Alors que nous sommes attablés, assis par terre, autour d'un plat de spaghettis, trois enfants de moins de sept ans et leur chien silencieux arrivent dans la nuit. Comme d'habitude, ils s'assoient à l'écart et déballet la « boutique ». J'ai beau leur conseiller de revenir demain, au grand jour, ils n'entendent pas un traître mot de français et continuent de déballet. Les marchandages, qui tiennent du

don humanitaire, se font à la lampe électrique et le commerce va bon train. Finalement, la mère arrive avec un quatrième enfant encore plus petit.

### **Samedi 18**

Petite journée en perspective. Deux heures de marche environ, matin et soir. Il y a un premier rideau de dunes à franchir, puis un étroit passage entre deux versants de collines qui se rejoignent presque. Au sommet du second rideau apparaissent de nouvelles collines couvertes de blocs de marbre. C'est juste derrière que nous nous arrêtons à 10 h 15. Wanda a trouvé un crâne de gazelle avec ses cornes torsadées.

Le ciel est plutôt gris et le soleil voilé. Un léger vent de sable fait craquer sous la dent la salade de macaronis avec garniture de légumes. Les chameaux viennent chercher l'ombre sous l'arbre que nous occupons et nous leur disputons l'espace. Ils se défendent en exhalant leur haleine de ruminant. Cinq heures de pause, c'est long ! Heureusement qu'il y a le Sudoku ; je me suis mis à fabriquer des grilles.

Effectivement, il n'y a que deux petites heures de marche l'après midi, au cours desquelles nous croisons une chamelle errante et son petit qui la tête de temps à autre. Ils sont accompagnés d'un corbeau qui passe de l'une à l'autre en picorant les tiques dans leurs fourrures. Avant d'arriver au campement, nous tombons sur un tas de pierres vertes débitées de façon circulaire. La concentration ne peut être accidentelle et elles sont toutes cassées. Elles sont taillées avec un seul outil en fer et ce sont des ratés d'une fabrique de bracelets qui se portent au biceps. Quel dommage qu'on ne nous en propose jamais dans les « boutiques ».

### **Dimanche 19**

Encore une journée sans trop d'efforts, émaillée d'un événement unique dans ce périple ; nous passons par un puits où nous pourrions nous laver la tête. Et chacun de partir avec sa fiole ou son sachet champoing douche dans sa poche. Après 1 h 30, nous arrivons en vue du puits au pied d'une grande montagne. Les chameaux et les ânes font déjà la queue. Il y a même une chamelle avec un petit de 15 jours dont les pattes sont toutes en os.

Evidemment on double tout le monde, mais nous avons presque droit au même traitement. On nous verse quelques poches d'eau dans le fond d'un grand bidon. Simplement, au lieu de nous pousser pour la boire, on se la verse sur la tête avec une boîte de conserve. L'effet fraîcheur est délicieux, ainsi que la sensation d'être presque propres.

Reste à longer la montagne et il commence à faire chaud. Une demi-heure de montée dans la pierraille, presque autant de descente et nous voici au campement à 11 h. C'est l'heure limite pour marcher le matin sans trop de peine. Nous apprécions la nouvelle eau, bien supérieure à l'ancienne.

Morne après-midi dans une morne plaine, plate comme la main. Même pas un arbre à viser. La barrière de dunes tout au fond, estompée par la brume de chaleur, est notre objectif. Elle ne semble pas se rapprocher, et nous envions ceux qui rêvassent sur leur chameau. Il y a des étapes qui vont mieux aux méharistes qu'aux marcheurs. Les chameaux qui nous rejoignent transportent du bois mort, car il n'y en a pas sur place. Sur le point d'arriver, Aghali me signale deux gazelles que j'ai juste le temps de voir fuir grâce aux jumelles ; elles sont beaucoup plus grosses que les précédentes.

### **Lundi 20**

Encore un lever exceptionnel à 5 h 15 car il faut partir le plus tôt possible. Nous devons marcher cinq heures avant de trouver l'ombre de midi. Petit déjeuner dans la nuit, ce qui me permet de voir la Grande Ourse, et départ au point du jour à 6 h 15.

Il y a d'abord une grande zone de dunes à traverser, ce qui prend trois heures, pauses comprises. Joli lever de soleil dans les dunes. Nous sommes partis avant le réveil des mouches et elles ne nous ont pas rejoints. Je m'ingénie à trouver le chemin qui monte, et donc descend, le moins possible, quitte à faire des détours, alors que Aghali trace tout droit et que les enfants, et leur père, cherchent les descentes les plus raides qu'ils effectuent à plat ventre. C'est la première grande zone de

dunes que nous traversons ; des vagues de sables aux couleurs variables qui dessinent des formes étranges.

Les montagnes bleutées à l'horizon se rapprochent, alors que celles d'hier soir s'estompent. Elles sont bientôt devant nous car il n'y a plus de dune. Une large plaine plate nous en sépare dans laquelle on ne voit que deux amers de cailloux. Ça tombe bien, ils sont dans la direction à suivre. Au bout d'une grande heure, nous nous engageons dans un défilé qui débouche sur la plaine suivante. On aperçoit alors les grands arbres qui nous attendent. Vers 11 h nous y sommes, bientôt rejoints par les chameaux et ceux qui les ont pris à la sortie des dunes.

Au déjeuner, après la sempiternelle salade de betteraves, carottes, semoule ou riz agrémentée d'un concombre et de quelques haricots verts en boîte, vient le tant espéré quart de pamplemousse de Timia. Las, nous apprenons que ce sont les derniers. La marche de l'après midi commence à 15 h 20 par une heure plutôt pénible en pleine chaleur et sans la moindre brise. La seconde partie emprunte un passage qui sinue entre des collines faites de gros blocs noirs tout arrondis, posés sur des cailloux plus petits de même couleur. Ces empilements se chevauchent à la base, comme si un camion gigantesque était venu vider sa benne en ce lieu, à de multiples reprises. Entre ces buttes serpente un chemin qui tourne, monte et descend pour déboucher sur un grand piton isolé entouré par un cirque montagneux. C'est l'Adrar Chiriet que nous contournons et un lieu de bivouac idéal que nous atteignons vers 17 h 30. Nous avons également retrouvé les premiers signes de la civilisation ; quelques traits de peinture bleu layette pour indiquer le passage aux coureurs de la très dure épreuve de course à pied Iférouâne - Timia. Tout en admirant la performance, on ne peut que regretter ces signes indélébiles.

Presque 7 heures de marche aujourd'hui ; le repas est rapidement avalé ; une *taguela*, sorte de pain cuit dans le sable et émietté dans une sauce de légumes avec quelques os de chèvre. Malgré un ciel exceptionnel, où Orion, Sirius, Aldébaran et Cappella règnent au zénith, la veillée est réduite à un simple bonsoir.

## Mardi 21

Nous repartons à 8 h du plus beau campement du voyage par les montagnes ; toujours des empilements de blocs noirs arrondis, ce qui nous fait une belle première heure dans des couloirs de sable avant de déboucher sur une plaine bordée au loin d'un cordon de dunes. Las, les deux heures suivantes sont une lente progression dans cette plaine, le long des montagnes à contre jour qui descendent jusqu'au niveau de la plaine par des pentes de graviers dans un chaos de blocs désordonnés. Nous atteignons l'aire de pique-nique à 11h passée, bien heureux de trouver l'ombre sous un acacia bourré de guêpes qui bourdonnent. Jusqu'à ce qu'un vent très chaud se lève, ce qui les fait taire, à moins qu'elles n'aient fuit.

Courte marche d'une heure trente l'après-midi. Tant mieux car le vent chaud n'est guère propice à l'effort et plusieurs difficultés intestinales ont atteint le groupe, moi compris. Il n'y a pas la moindre ombre sur le chemin, juste quelques tombes ovales, reconnaissables à une couverture de pierres rapportées ou à un tumulus si le groupe est numériquement plus important. Nous nous arrêtons sur une vaste butte encerclée de collines et de la piste routière qu'on ne voit pas mais où l'on entend passer des groupes de véhicules. Ça y est, nous avons rejoint la piste et retrouverons les 4 x 4 demain. La marche à pied est pratiquement finie.

## Mercredi 22

Départ sans hâte, sauf que c'est la fin des réserves d'eau. Le fond du dernier bidon est tellement trouble que personne ne veut le mettre dans sa gourde. Chacun s'accommode des restes d'eau chaude, avec ou sans thé, comme je le faisais tous les matins. Nous parcourons des « dunettes », jeu de montées descentes dans du sable mou, jusqu'à récupérer la piste que l'on suit. Nous croyons aller au devant des 4 x 4, mais contre toute logique, ils arrivent par derrière, chargent les trainards et retrouvent les chameaux déjà débâtés. Nous n'avons marché qu'une heure trente.

Les trois chameliers repartent aussitôt avec leurs douze chameaux bien allégés. Par un tout autre itinéraire, ils mettront deux jours pour regagner leur point de départ. Heureusement que les chauffeurs leur ont amené de l'eau fraîche d'Iférouâne ; elle est tellement claire que nous même la boirions sans micropur.

Quant à nous, nous remontons dans les mêmes véhicules avec les mêmes chauffeurs, en formant les mêmes groupes. Nous commençons par traverser une grande zone de dunes qui permet quelques passages acrobatiques que tout le monde apprécie. Puis vient une longue piste bosselée dans un paysage uniforme. Dans le fond, les monts Tamgak, presque bleus et très escarpés me font penser au Dévoluy (pic de Bure). Au déjeuner, nous évoquons notre contentement de ne pas avoir à parcourir cette interminable partie à pied.

Nous pique-niquons dans ce qui nous semble être une forêt en comparaison de ce que nous avons traversé, tant les arbres sont nombreux et resserrés. Le lieu est habité, puisque deux femmes viennent nous demander des médicaments contre la fièvre. Aghali réussit à acheter des oranges qui nous faisaient défaut depuis deux jours. Il leur avait substitué des ersatz concentrés qui, ajoutés à l'eau saumâtre des derniers jours, trouvaient difficilement preneur.

Une heure de route inhospitalière nous mène droit au camping d'Iferouâne, dont nous évoquons depuis plusieurs jours les trésors ; une vraie douche – pommeau aspergeur et pas simple tuyau – dans une enceinte fermée, des toilettes et une bière fraîche ou un coca suivant les goûts. Dans l'ensemble tout y est, la douche après 17 h car il faut remplir les réservoirs avec une moto pompe peu discrète ; la bière Niger n'est pas très fraîche, mais moins tiède que l'atmosphère ; elle est surtout vendue 2000 cfa (3 euros), tout juste décapsulée, sans table, ni verre, ni siège qu'il faut aller chercher soit même. Quant aux WC, ils sont même munis d'une chasse d'eau, mais il n'y a pas d'eau, juste un jerrycan devant la porte. Qu'à cela ne tienne, c'est un coin de Paradis, avec sa « boutique » bien sûr.

### Jeudi 23

Un petit tour d'Iferouâne à pied avant de prendre la route. Il faut d'abord sortir du camp, mais les vendeurs nous attendent de pied ferme. Pour répondre à leur sempiternelle énumération des croix touaregs, je déclare ne m'intéresser qu'aux outils de pierre. Qu'à cela ne tienne, on m'en sort plusieurs, même des cailloux qui ne sont pas des outils. Parmi les vrais, je repère une belle pierre de 3 cm de côté, polie sur toute sa surface, avec un côté tranchant, selon les normes de la préhistoire. On m'en demande 10 000 cfa ; c'est trop.

En traversant le village, nous entrons dans une arrière-cour d'où l'on voit des autruches derrière un mur. Il paraît qu'elles étaient courantes à l'état sauvage, mais qu'elles ont été exterminées du temps de la rébellion des touaregs, dans les années 1990, pour leur couper les vivres ; en tout cas il n'en reste plus en liberté. Puis nous visitons un petit musée réalisé avec les moyens du bord, c'est-à-dire sans aucun moyen ; deux vieux numéros de National Geographic se disputent avec une carte de l'Air qui délimite la zone protégée de toute intrusion et quelques photos d'espèces rares découpées dans des journaux fatigués. Dans la même cour se trouve le centre artisanal avec les mêmes marchands qui nous ont suivis depuis le camping, avec leur fond de commerce. En face, le centre culturel, tenu par le « linguiste », comme il se présente. Avec un groupe d'experts, il a ajouté à l'alphabet *tifinagh* des signes pour les voyelles de façon à mieux transcrire le *tamachek* des touaregs. Je ne suis pas sûr de l'utilité de son travail, puisque la langue s'est très bien conservée par la tradition orale, et que le nomade ne sait, en général, ni lire ni écrire, avec ou sans signe pour les voyelles. Mais notre linguiste a réussi à faire imprimer, avec l'aide de l'Unesco, un petit journal bilingue pour expliquer tout ça, journal qu'il nous vend comme des petits pains.

Le vendeur de pierre polie m'a suivi jusqu'au bout et, au moment de disparaître dans nos 4 x 4, il ne me demande plus que 3000 cfa. Entre le musée et les autruches, je n'ai pas assez en poche et je reste intraitable. C'est lui qui baisse à 2000 et moi qui me retrouve content avec un objet préhistorique dans la poche. Je n'ai pas l'impression de dévaliser le patrimoine archéologique, car ces outils sont très courants. J'aurais pu l'offrir au musée, mais je ne suis pas sûr qu'il y soit resté bien longtemps.

Trois heures de mauvaises pistes jusqu'au pique-nique dans un oued. De petites chèvres nous visitent, preuve que les habitations sont proches. Peu de temps après notre arrivée, nous effectuons deux consultations médicales, une pour les yeux et l'autre pour la fièvre ; avec de telles indications, nous n'avons pas dû être bien efficaces.

Encore deux heures de route pour rejoindre le goudron. Fin de piste par la traversée d'un plateau totalement plat ; une visibilité jusqu'à l'horizon dans toutes les directions. Nous campons juste avant la route, pour la tranquillité, en vue de la ligne haute tension. Il n'y a plus guère à manger et nous avons droit à un thé touareg en guise de dessert.



## Vendredi 24

Dernier jour de route. Cinq jeunes enfants viennent s'asseoir, sans un mot, à proximité de la natte du petit déjeuner. Ils recevront quelques cadeaux sans donner le moindre signe de satisfaction ou de mécontentement. Comme si nous venions d'une autre planète, alors que nous sommes à 2 km du goudron et à 2 heures d'Agadez.

A peine embarqués, nous nous retrouvons sur une vraie route, tout surpris de ne plus être secoué dans tous les sens. Nos colonnes vertébrales protesteraient presque de ne plus être contorsionnées par les cahots que nous essayions de contrôler, les mains accrochées aux poignées ou au dossier de devant. Elles restent inutilement posées sur nos genoux, position passive devant une route toute bête.

Un arrêt à Dabous, site célèbre pour ses gravures, à quelques kilomètres de la route en retrait. Le temps de retrouver nos réflexes vertébraux, nous arrivons au parking. A 100 mètres, quelques gros blocs empilés sont gravés d'animaux sauvages. Deux girafes, dont les taches ressortent comme des boursouflures, ont fait la célébrité du lieu. Elles sont magnifiques, sous cette lumière éclatante. Les autres gravures – mouflons, autruches, chèvres – sont beaucoup plus modestes, mais certaines paraissent très patinées. Peut être sont-elles plus anciennes que les 6000 à 8000 ans annoncés sur le panneau d'entrée qui recommande de ne pas marcher sur les dessins et promet de sévères punitions aux contrevenants. Il n'y a qu'un gardien trop occupé à percevoir les droits d'entrée.

Arrivée à Agadez à 14 heures, en pleine chaleur. Spectacle déprimant. Le sol est jonché de sacs plastique, de gravas et les canalisations crevées laissent suinter des eaux nauséabondes, vite absorbées (les eaux seulement) par le sol. Après un passage éclair à l'agence de tourisme qui nous a transportés, on nous amène à l'hôtel Telwa, non loin du centre. C'est un havre de paix, de calme et de confort, comparé au monde extérieur. Des chambres climatisées, avec des salles de bain grandes comme des cuisines, de l'eau chaude et des WC qui fonctionnent, donnent sur un petit jardin humide planté de palmiers.

A 16 h, un guide local et son assistant nous emmènent faire un tour en ville, pour découvrir :

- les souks pour acheter des tissus ; le coton d'ici revient plus cher que le cours mondial et donc les prix des tissus locaux sont élevés (merci la mondialisation); beaucoup plus que ceux importés (en fraude) du Nigéria. Il paraît qu'une noria de molyettes suffit à faire ce trafic qui ruine agriculteurs et manufacturiers ;
- la « maison du boulanger » demeure baroque où a été tourné le « Thé au Sahara »;
- le centre d'artisanat féminin, qui fait penser à ces refuges pour femmes répudiées, prétendument sorcières, qu'on a pu voir dans Delwembé, un film burkinabé récent;
- la maison où a résidé Henri Barth, le premier voyageur européen arrivé à Agadez en 1850 ; en venant de Tripoli, il avait qualifié l'Air de « Suisse du Désert », ce qui en dit long sur les zones traversées;
- la maison du Sultan, ou plutôt sa cour, où sont garés ses trois 4 x 4 et son très beau cheval;
- le minaret de la mosquée, percé de ses piquets d'échafaudage;
- plus diverses boutiques d'artisanat où notre homme doit avoir son pourcentage.

Je n'ai pas tout vu, parce que souvent l'entrée s'accompagne d'un billet de 1000 cfa. Pour la mosquée, il fallait encore rajouter la même somme pour prendre des photos depuis le sommet. Lassé d'être considéré comme un portefeuille ambulancier, je suis allé m'asseoir à l'ombre, de l'autre côté de la place, en attendant que notre petit groupe ressorte.

J'ai rapidement été la victime de tous les vendeurs à la sauvette. La plupart ne sont pas touaregs mais peuls, reconnaissables à leurs chapeaux pointus. Ils m'ont proposé des couteaux, des gri-gri, des bijoux, des perles odoriférantes, des chameaux ou des gazelles en métal inidentifiable, des crèches, des bracelets de cheville, tout un bric à brac digne de Gottlieb au mieux de sa forme. Tout ceci est à vendre ou à échanger, contre ma montre ou même mon pantalon qui n'a rien de neuf. Sans compter la multitude d'enfants qui m'abordent en disant « donne moi cadeau ». J'ai d'abord répondu « Pourquoi je te donnerai un cadeau ? », puis j'ai fini par leur donner le premier objet qui me tombait sous les yeux, une chèvre, une voiture garée ou même le cheval du sultan au moment où nous traversions sa cour.

Le soir encore un dîner tous ensemble où nous invitons nos guides, chauffeurs et cuisiniers. Après un imbroglio sur le restaurant, nous nous retrouvons dans une grande rue au bord d'un parking, avec une télévision qui trône au milieu ; au moins nous sommes en plein air. Pratiquement privé de viande depuis le départ, j'ai pris un poulet braisé, c'est-à-dire cuit sur la braise. Je l'ai mangé en entier.

Demain, nous repartons par l'aéroport. Aghali nous accompagne, vers 10 h, mais il ne restera pas, car l'avion qui vient nous chercher débarque son nouveau groupe. Nous embarquons pour Marseille via Tamanrasset, tandis qu'il repart aussitôt en 4 x 4 pour un autre tour de l'Air.

Alain G.